

« Le christianisme condamne le désir »

Autour d'un préjugé glané dans les copies de baccalauréat

Les copies de philosophie du baccalauréat offrent un bon observatoire des lieux-communs tels que l'opinion les ressasse sans même les discuter. Certains échos entre copies suggèrent d'ailleurs que ces lieux communs sont entretenus par les professeurs eux-mêmes. Cette année, un sujet de série S portait sur le désir. On y lit et relit que, selon la formulation d'une excellente copie par ailleurs, « le christianisme condamne le désir ». Tel autre candidat, après avoir rappelé la liste des péchés capitaux, insiste: « Ces péchés renvoient bien à l'idée de désir, qu'il faut étouffer pour se rapprocher de Dieu, de la perfection ».

Pourtant, s'il y a une religion qui tient le désir pour le moteur même de la vie spirituelle (à l'opposé du bouddhisme pour lequel c'est l'extinction de ce désir, *nirvana*, qui doit être visée), c'est bien le christianisme. S'il y a un thème qui court des débuts de la Genèse jusqu'au terme de l'Apocalypse, c'est bien celui du désir. Et s'il est une métaphore que la Bible privilégie pour décrire la relation du croyant à Dieu, c'est bien celle de l'amour humain, y compris dans ses dimensions érotiques.

Reprenons quelques épisodes. « Au commencement » il y a...la *Genèse*, et avec elle commencent aussi les malentendus. On oublie l'exultation d'Adam lors de la création d'Eve, son *alter ego* : « Pour le coup, c'est l'os de mes os, la chair de ma chair » (Gn 2, 19-23) pour se concentrer sur l'épisode de la première transgression (Gn 3). D'un texte jamais vraiment lu et réduit à quelques clichés, on déduit que l'interdit divin portant sur le « fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal » agit comme une sorte de castration du désir, notamment érotique. Or, le récit indique que « Dieu planta [...] l'arbre de vie au milieu du jardin et l'arbre de la connaissance du bien et du mal » (Gn2,8). On le voit, il y a deux arbres et c'est l'arbre de vie qui est premier, central, contrairement à ce qu'a retenu toute la tradition iconographique. Cet arbre représente le don gratuit que Dieu fait à l'homme de la vie et ce don est total : l'homme peut manger de tous les fruits des arbres du jardin. Certes, un autre arbre apparaît, comme un contrepoint symbolique. Mais que représente-t-il ? La « connaissance du bien et du mal » désigne ici non pas un discernement moral dont l'humanité serait privée, mais le fait de se prendre pour Dieu, de vouloir se constituer comme sa propre source. « L'arbre de la connaissance » n'est donc pas l'exception à la libre consommation des arbres du jardin, mais une *limite* qui vient qualifier le désir. Il désigne l'attitude par laquelle le désir refuse d'accueillir le don, en préférant le conquérir. Arbre de la vie, arbre de la connaissance, sont-ils deux arbres ou bien le même vu selon deux perspectives contraires ? Manger de l'arbre de vie, c'est accueillir sans réserve le don. Préférer l'arbre de la connaissance du bien et du mal, c'est nourrir le soupçon que Dieu pourrait bien ne pas vouloir le bonheur de l'homme, et s'emparer par soi-même de ce qui était pourtant donné. C'est bien ce que susurre le serpent en travestissant les paroles divines : « vous serez comme des dieux » (Gn 3,5). Il est remarquable que dans toute l'histoire de la peinture, seul Marc Chagall, fidèle au texte de la Genèse, ait figuré les deux arbres : dans le tableau du musée de Nice, on ne voit d'abord que l'arbre de la vie, incandescent au centre du jardin ; mais au coin inférieur gauche du tableau, Eve (« la vivante ») se détache de cet arbre de vie pour se précipiter sur un frêle arbrisseau, illusoire : l'arbre de la connaissance du bien et du mal.



Chagall, *Adam et Eve chassés du paradis*, Le Message biblique, Nice. Détail : Eve s'arrache de l'arbre de la vie pour s'emparer de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Seul fidèle au texte de la Genèse, Chagall contredit des siècles de tradition iconographique erronée.

Le récit de la Genèse allégorise donc l'épreuve du désir et place l'homme face à sa liberté : que va-t-il faire ? En optant pour l'ingratitude, l'homme découvre sa finitude : ce qui aurait pu être vécu comme une filiation heureuse devient la marque de sa vulnérabilité : « j'ai vu que j'étais nu et je me suis caché ». Dès lors, le soupçon s'installe entre l'homme et Dieu, entre l'homme et la femme, entre les frères (Gn4), puis entre les nations (Gn11).

Mais Dieu ne renonce pas à son alliance et c'est toujours à travers le désir de l'homme qu'il s'efforce de la renouer. Ainsi au désert (Exode 16), la manne, cette nourriture mystérieuse (son nom signifie « qu'est-ce-que c'est ? ») que l'homme reçoit abondamment, mais sans pouvoir la stocker : le désir est un dynamisme qui meurt de vouloir se préserver. De leur côté les prophètes, notamment dans l'épreuve de l'exil, s'efforcent de réveiller le désir du peuple, démoralisé par la déportation et alourdi par l'idolâtrie. On lit dans Isaïe : « Ah vous tous qui avez soif, venez vers l'eau, même si vous n'avez pas d'argent, venez acheter et manger sans argent, sans payer, du vin et du lait » (Is 55,1). C'est encore la gratuité du don qui est soulignée. Quant au prophète Osée, il compare Dieu à un homme épris d'une femme infidèle et qui s'évertue à la reconquérir : « C'est pourquoi je vais la séduire, je la conduirai au désert et je parlerai à son cœur » (Os 2,16). Le désir toujours.

Les *Psaumes* de leur côté rassemblent pêle-mêle les aspirations de l'homme blessé pour les convertir en prière : « Comme languit une biche après les eaux vives, ainsi languit mon âme vers toi, mon Dieu. Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant... » (Ps 42). Mais c'est sans doute dans le *Cantique des Cantiques*, ce « Saint des saints des Ecritures » selon certaines traditions judaïques, que la métaphore érotique est la plus intense. Un jeune homme et sa bien-aimée se séduisent, se cherchent, se perdent et se retrouvent, nouant les fils de la frustration et de la consommation du désir : « J'ai ouvert à mon bien-aimé, mais, tournant le dos, il avait disparu ! Sa fuite m'a fait rendre l'âme, je l'ai cherché mais ne l'ai point trouvé... » (Ct 5,6).

Dans le *Nouveau Testament*, Jésus attire indistinctement à lui riches et pauvres, hommes et femmes, juifs et païens, savants et simples. Avides d'une parole de vie, d'une guérison physique ou spirituelle, ils ont en commun la blessure d'un désir, tandis que les suffisants, eux, tournent le dos. « Heureux les affamés et assoiffés de la justice », proclame Jésus (Mt 5,6) tandis que la parole qui conclut plusieurs miracles, « ta foi t'a sauvé », montre que c'est l'ardeur du désir, plus que la perfection morale, qui rend possible le don. De la femme qui vient pleurer sur ses pieds, Jésus dit : « ses nombreux péchés, lui sont remis car elle a montré beaucoup d'amour » (Lc 7, 47). Le texte le plus significatif, sorte de dialogue socratique du désir, décrit la rencontre du Christ avec la Samaritaine. De cette femme triplement exclue (comme femme, comme Samaritaine, comme femme de mauvaise vie), Jésus provoque l'étonnement en lui demandant...à boire. Progressivement, de questions en réponses, il la conduit au seuil de son désir le plus profond : « Si tu savais le don de Dieu et qui est celui qui te dit "donne-moi à boire", c'est toi qui l'aurait prié, et il t'aurait donné de l'eau vive » (Jn 4,10). Etonnante religion qui condamnerait le désir, alors que son ultime commandement est : « Comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres » (Jn 13,34).

On le sait, la Bible s'achève par le livre de l'*Apocalypse*, mot qui signifie « dévoilement ». Dans la lettre à Laodicée (Ap 3,16), Dieu vilipende ceux dont le désir s'est éteint : « Puisque te voilà tiède, ni chaud ni froid, je vais te vomir de ma bouche..... ». Pas moins redoutable que l'idolâtrie, l'acédie (sorte de torpeur spirituelle) est un écueil du désir qui fait précisément partie des péchés capitaux selon Saint Thomas d'Aquin ! Au terme de l'*Apocalypse*, on retrouve enfin l'arbre de vie (l'autre arbre s'est évanoui comme un mauvais rêve, ce qu'il était précisément) : « Heureux ceux qui lavent leur robe (dans le sang de l'agneau), ils pourront disposer de l'arbre de vie » (Ap 22, 14). L'Ecriture peut alors s'achever sur une invitation qui récapitule toute l'histoire du salut : « Que l'homme assoiffé s'approche, que l'homme de désir reçoive l'eau de la vie, gratuitement ».

Au vu de ces références, on se demande par quelle longue histoire de malentendus ou de mauvaise foi on a pu assimiler tradition biblique et mépris du désir. Que la Bible mette en garde contre les dévoilements du désir (idolâtrie, acédie, superficialité), cela montre son souci de stimuler en le purifiant ce qui n'en constitue pas moins le moteur même de la vie spirituelle et de la vie en général. Mais cette inculture biblique n'est-elle pas entretenue par les chrétiens eux-mêmes ? Sont-ils assez nourris de cette Parole dont l'Ancien Testament, avant les Pères de l'Eglise, recommandait qu'elle fût « mangée » ? (Ez 2,8; Ap 10,10). Ne se sont-ils pas laissés contaminer par des influences stoïciennes, gnostiques, étrangères à l'univers biblique et qui jettent le soupçon sur la dynamique du désir. Le catholique Claudel voyait plus clair qui écrivait dans le *Soulier de Satin* : « Et si le désir devait cesser avec Dieu, Ah, je l'envierais à l'Enfer ! ».